

La Maison-Dieu, 220, 1999/4, 39-51

Isabelle RENAUD-CHAMSKA

TEMPS ET ESCHATOLOGIE CHEZ PATRICE DE LA TOUR DU PIN

« Au bord de notre temps,
Le temps comme un grand fleuve,
Toute une foule attend
Les eaux saintes et neuves,
Seigneur immémorial,
Ta plus belle œuvre.

Un peuple de roseaux
Médite son histoire (...). » (456) ¹

CETTE HYMNE pour la veillée pascale, à cause de son caractère baptismal et de sa position terminale dans *Une somme de poésie*, nous semble être une bonne introduction à une étude du temps et de l'eschatologie dans la poésie liturgique de La Tour du Pin. L'image du peuple chrétien relisant son histoire à la lumière de Pâques montre bien que, si le temps s'écoule de l'avant à l'après selon le rythme du fleuve qui nous emporte tous, plongé dans le mystère pascal qui renverse le sens des choses, le temps se

1. Sauf indication contraire, toutes les références de pages renvoient à *Une Somme de poésie*, t. 3, *Le Jeu de l'Homme devant Dieu*, Paris, Gallimard, 1983.

retourne, l'œuvre de Dieu échappe à l'entropie et à la désagrégation, et l'avenir vient vers le présent : telle est l'œuvre du Seigneur.

À lire l'ensemble de la *Somme de Poésie* avec ses trois « jeux » : « le jeu de l'Homme en lui-même » (1946), « le jeu de l'Homme devant les autres » (1959) et « le jeu de l'Homme devant Dieu » (1983), on constate que l'extraordinaire investissement de Patrice de La Tour du Pin dans la liturgie après le Concile était en préparation de longue date dans son œuvre même, puisque les premiers textes publiés chez Gallimard en 1938 étaient déjà des psaumes (« Voici que j'ai rêvé d'écrire la grande prière de l'homme de ce temps ») et que les premiers « offices » remontent à 1946. Après la publication des deux premiers « jeux » qui sont comme les deux premiers « temps » de sa vie d'homme, le poète a publié par morceaux, au fur et à mesure de leur achèvement, les éléments du « troisième jeu » qui n'a connu sa forme définitive qu'en 1983, huit années après sa mort en 1975.

Comme dans toute œuvre d'art, le temps joue un rôle primordial dans la *Somme* : le temps de l'écriture – presque cinquante ans pour mûrir une œuvre, la prendre et la reprendre quotidiennement – et le temps comme donnée *a priori* de la conscience en travail de création. Mais aussi le temps du récit et de l'histoire, de la « légende » dont le poète assume la responsabilité s'il veut que les pays de l'âme ne meurent pas de froid. Notre propos n'est pas ici d'étudier la dimension du temps dans l'ensemble de la *Somme de poésie*. Nous voudrions seulement montrer comment le poète a d'abord reconnu puis mis au travail volontairement la structure cyclique de l'année liturgique dans son *Troisième jeu* ou *Jeu de l'Homme devant Dieu*, en particulier dans le recueil des hymnes d'*Une lutte pour la vie* ; puis comment le temps du livre est articulé aussi selon une structure initiatique, fléchée et orientée à la manière d'une église vers le soleil levant ; enfin nous observerons la figure du temps retourné que le poète a découverte chez les philosophes et les scientifiques et qui lui permet d'explorer la dimension eschatologique de la liturgie.

***Per circulum annum* : l'année liturgique
comme principe de composition littéraire**

Il n'est que de parcourir la table des matières de l'édition définitive parue chez Gallimard en 1983 pour constater l'ampleur et la régularité avec lesquelles le livre déploie la structure cyclique de l'année liturgique. Le poète revient souvent sur ce point dans les proses qui jalonnent le livre. Il explique par exemple dans la *Lettre à des confidents à propos de liturgie* : « Je m'expose à la Pâque du Christ et à ce rayon pascal qui passe d'elle à la mienne » (231) et dans une des *Lettres de faire-part* : « Le cycle liturgique se présenta comme la bonne gravitation pour mon petit univers très réduit alors, et pour son auteur à bout de forces » (393). Sa démarche, pour le moins originale dans la littérature contemporaine, « consiste à rassembler tous les enregistrements hétérogènes des sens, du cœur ou de la raison non plus autour du seul foyer-moi mais autour de son exposition d'alliance avec le Foyer-Dieu, premier, dernier et présent » (400). Dans la *Lettre à des clients à propos de renaissance*, le poète explique à ses lecteurs étonnés par la structure et les thèmes du *Troisième jeu*, qu'il se laisse aller à son courant, « un courant qui cherche à faire renaître la poésie du mystère, non pas du mystère de la vie dans son sens vague, mais du mystère religieux qui occupe les lieux du mien » (278).

Le cycle liturgique s'ouvre avec le *Petit Théâtre crépusculaire* qui prend la fête de Noël pour centre de symétrie, du premier dimanche de l'Avent au quatrième samedi après Noël, la fête de la Nativité « tombant » là un dimanche. Un poème et une prose pour chaque jour, dans ce qui se présente comme « une quête de reconnaissance » (18). La prière personnelle de l'orant s'enracine explicitement dans la prière ecclésiale à laquelle il invite son lecteur, qui deviendra vite un « confident », le fidèle de la même foi, comme lui « pèlerin de l'esprit ». Et dans la première prose, on lit : « Au cycle liturgique, le signe de la Vierge enceinte, recouvrant cette maternité d'univers, me

semble bien indiquer la date d'ouverture de ce dernier jeu : c'est le premier dimanche de l'Avent. Dimanche parce que jour du Seigneur, Avent parce que la Vierge est en attente » (11).

Les *Lettres* et les recueils de poèmes qui viennent ensuite se présentent explicitement comme une préparation à Pâques : « Il est grand temps de combiner ma révolution autour du reflet focal que j'ai dit et la plus grande orbite liturgique autour de son foyer central, le Christ. Nous nous rapprochons des jours affectés spécialement à la mémoire de son agonie, de sa Pâque et de sa résurrection. Je n'ai pas à croître vers eux car ce qui suit un cercle ne passe pas par son centre, mais à m'exposer plus directement à l'énergie qui en provient (...) afin qu'au temps propice mon terrain amendé porte de meilleures cultures » (203).

Ce terrain qu'il expose à la lumière du Christ est présenté dans douze poèmes intitulés « Lieux-dits » qui chantent l'enracinement géographique et humain du poète au moment où il s'apprête à aborder « le Voyage vers la ville » pour confesser le nom de Dieu « en ce temps-ci ». C'est en plein monde que le poète dresse la table, à l'enseigne de *L'Auberge de l'agonie*. Pour ouvrir l'appétit de Dieu chez ses contemporains, il accepte d'être lui-même la nourriture pendant qu'il sera aussi aux fourneaux. Sa prière s'adresse alternativement à Dieu... : « De ce que j'ai mangé je referai des vivres. / J'ai pris ton feu : tous deux nous soufflerons sur lui » (205) et au « client » : « Toutes nos tombes communiquent, / J'ai droit de chanter en ton lieu » (211).

L'Essai de psaume pour le Carême évoque l'Exode dans un monde actuel désertique et dur où la lutte pour la vie se fait chaque jour plus violente. C'est dans ce contexte que se prépare et s'annonce la grande semaine. « Car c'est bientôt la nuit de Pâques, Et le retour du souffle à toi qui l'as donné » (237). Sept poèmes pour la *Semaine sainte*, dont quatre magnifiques prières pour les jeudi, vendredi, samedi saints et le dimanche de Pâques, précèdent sept poèmes pour la *Semaine de Pâques* où trouve place cet « essai d'hymne de marche » composé sur une musique du psautier huguenot et que de nombreuses communautés

paroissiales se sont appropriées : « Peuple de Dieu, n'aie pas de honte, Montre ton signe à ce temps-ci ... Peuple d'un Dieu qui fait merveille, Sois sa merveille d'aujourd'hui » (256). Le septième « jour », « L'entre-deux genèses », situe le présent de la liturgie dans un entre-temps qui est celui de chacune de nos vies, comprises entre la création du monde et la nouvelle création dans le Christ.

Moment de pause après la ferveur de Pâques, *Le Pâtis de la création* explore des terres encore incultes pour y faire lever la vie. C'est d'abord un bestiaire fabuleux qui sort de cette exploration, évoquant de multiples formes de vie animale et végétale. Ce sont aussi des hymnes qui vont lever, comme des plantes au soleil, jamais séparées pourtant des psaumes qui les accompagnent comme leur face obscure, et qui en soulignent l'éclat. L'alternance est régulière : le psaume précède l'hymne comme la nuit précède le jour. Sur ce rapport essentiel entre les deux formes de prière, le poète explique : « Jésus Christ a vécu toute la tragédie du psaume pour rendre par sa résurrection accès à l'hymne ² ».

Le recueil des *Hymnes et psaumes* comporte donc vingt-deux textes qui se distribuent selon les besoins et le rythme de la liturgie ³. Trois temps privilégiés ont une hymne pour le matin et une pour le soir.

L'ensemble commence par la célébration du temps ordinaire : deux psaumes pour tous les temps alternent avec une hymne du matin et une hymne du soir pour tous les temps ; un psaume pour une messe des morts est suivi d'une hymne pour le mariage. Deux psaumes pour une fête de la Vierge précédant le psaume de Noël, dans la tonalité des dimanches de l'Avent, viennent avant et après une hymne à Dieu et une hymne eucharistique. Puis l'année

2. *Le Second Jeu*, Paris, Gallimard, 1959, p. 180.

3. L'édition du *Troisième jeu* (1983) présente un défaut de pagination dans un des folios (huit pages). Une lecture attentive indique clairement qu'il faut rétablir l'ordre des pages suivant : 299, 302, 303, 300, 301, 304, 305, 306, etc. Signalons aussi que, page 305, il ne s'agit pas d'une hymne mais d'un psaume pour le temps de l'Avent. Ces hymnes appartiennent pour la plupart à la *Liturgie des Heures*.

liturgique se déroule avec régularité : Noël, Épiphanie, Carême, temps pascal, dans lequel viennent s'insérer deux psaumes pour la fête d'un saint ; après un psaume pour l'Ascension, le cycle se termine « normalement » avec deux hymnes pour la Pentecôte. Mais entre l'hymne du matin et celle du soir, curieusement, vient s'intercaler un psaume pour le temps de l'Avent. Ceci n'est ni une erreur éditoriale, ni une distraction de l'auteur ; plutôt une volonté de bouclage, le désir de marquer par une structure inclusive que la fin rejoint le début : le temps de l'Avent, qui ouvre l'année liturgique, se trouve ici célébré à la fin du recueil, pour mettre en évidence l'aspect cyclique de l'année liturgique. Et ce faisant, le poète évoque aussi l'aspect eschatologique de l'Avent (*adventus*) qui rejoint la Pentecôte et la nouvelle création : « Retournez-vous, voici l'Esprit / Du Seigneur au vent de la nuit / Qui passe au monde... » (306).

Situé au cœur du *Jeu de l'Homme devant Dieu*, le recueil des *Hymnes et psaumes* forme donc une sorte de raccourci homothétique du *Troisième jeu*, un cercle plus petit mais exactement conforme à la structure d'ensemble du livre. Dans sa perfection même, il en marque l'achèvement. Pourtant le livre ne se ferme pas là ; il revient légèrement en arrière pour déployer la célébration eucharistique dans trois nouveaux ensembles très élaborés : *Sept concerts eucharistiques* explorent le temps ordinaire en se calquant sur le motif hebdomadaire ; on retrouve ici encore le nombre sept, structure fondamentale empruntée sans aucun doute à la structure littéraire (et elle-même liturgique) du récit biblique de la création (Gn 1). *Cinq petites liturgies de Carême* mettent ensuite au travail les thèmes du carême de l'année A, avec les trois dimanches des scrutins baptismaux ; enfin la *Veillée pascale* avec ses quatre parties, telle qu'elle a été restaurée en 1951 par Pie XII, à ceci près cependant que le poète ouvre la célébration avec la liturgie de la Parole et place après seulement la liturgie de la lumière pour la faire coïncider avec la proclamation de l'évangile de la Résurrection.

Les proses qui accompagnent de leurs réflexions ces grands poèmes liturgiques font état d'une hésitation sur la

manière de finir le livre : Pâques ou Pentecôte ? La question est d'autant plus grave que c'est non seulement le *Troisième jeu* qu'il s'agit de clore, mais surtout la *Somme* : « J'ai ressenti un léger malaise à constater que j'avais quitté la stricte révolution liturgique à la veille de la Pentecôte (...) Voici qu'il me paraît profondément logique de terminer mon livre par une sorte d'office eucharistique pour la Pentecôte » (403). C'est finalement une grand-messe de la Résurrection que le poète liturge décide d'écrire : « *Une Somme de poésie* me semble avoir le droit de se terminer sur cette hypothèse de Fête de la Vie » (413). Mais on ne trouve pas dans l'œuvre publiée cette messe qui n'était encore qu'à l'état d'ébauche lorsque la maladie a emporté le poète. Seule l'hymne « En toute vie » qui devait faire partie de cette messe a été publiée dans la *Liturgie des Heures*⁴.

Un parcours orienté

Ainsi, sans rien abandonner de sa liberté d'écriture, le poète a épousé les rythmes et les formes de la liturgie et il a exploré l'année liturgique qui fait briller tous les aspects du mystère pascal depuis l'Avent jusqu'à la Pentecôte en passant par Noël et Pâques, et tout le long du temps ordinaire. Or, de même que la structure de la synaxe eucharistique s'organise selon deux logiques complémentaires, une figure enveloppante autour de l'autel, et un parcours dynamique suivant le déroulement de la célébration, de même la lecture du *Troisième jeu* s'enrichit d'une structure orientée, fléchée, allant d'un avant à un après, structure temporelle qui est celle de la vie chrétienne depuis le temps de l'initiation et de la conversion jusqu'au temps de la glorification par-delà la mort. Cette seconde structure suit par analogie les pas d'un fidèle imaginaire entrant dans une église pour y célébrer la messe avec ses frères : de la *rue* où l'église est bâtie, il apporte les cris et le brouhaha,

4. Office des lectures, jeudis I et III.

les idoles et les faux dieux avec lesquels il vit quotidiennement ; La Tour du Pin écrit depuis la ville où ses pas l'ont mené, encore rempli des images de la campagne qu'il a dû abandonner, et déjà porteur des multiples interrogations et des révoltes de l'homme moderne : « A perte de vue la pieraille, / Le pourquoi ? pourquoi ? des corbeaux... Voici les scintillants de milliers de parures, / Voici les piétinés qui ne peuvent pousser... » (235). Le *narthex* de l'église est un lieu de transition. La température et la luminosité changent progressivement, le cœur avec. C'est le lieu de l'attente, du suspens : « Combien de siècles encore, Seigneur, avant le plein jour ? » L'attente est inscrite au cœur de la *Somme*, comme une décision de l'esprit et un acte d'amour préalables à tout acte d'écriture. « Il attend, il ne peut pas cesser d'attendre, / Écoute tout autour et tout autour attend » (60). Les bruits de la rue sont encore perceptibles, et déjà la prière monte en sourdine : « Rien de tenable, rien qu'un souffle / Les autres disent : c'est du vent. / Parle, Seigneur, qu'ils ne soient pas les seuls ! / Tu es le souffle, à toi notre parole » (293). Franchie la porte, au seuil de l'église, la *cuve baptismale* rappelle que c'est dans la mort du Christ que nous sommes baptisés et qu'il faut passer par cette mort pour renaître à la vie. « C'est par ces termes de "bain" et de "nuit" que je désigne d'abord ce fond inexplorable de la vie humaine d'où j'ai tâché de rapporter quelques effets poétiques (...) J'ai considéré ces fonds comme fosse d'accueil privilégié, à cause de la mort du Christ, de l'univers encore invisible » (196). Dans le baptême, vie et mort ne sont pas isolables l'une de l'autre. Le rôle du poète liturge est de les tenir fermement assemblés devant Dieu pour que s'accomplisse la réalité nuptiale de l'Homme.

Remontant maintenant le long de la nef, on trouve le lieu de la Parole, chaire ou *ambon*, d'où le Seigneur s'adresse à son peuple pour lui faire connaître sa Loi et lui donner sa Vie. À cette parole reçue et partagée, le peuple répond, et le poète est là pour trouver les mots de cette réponse de l'humanité à Dieu : « Le Seigneur provoque ma voix, / Sa Parole me déchire le cœur. / Lui dirais-je que son pas m'écrase ? / Non, le Seigneur laboure son champ. / La vie en moi a répondu, / La vie qui gémit a parlé... / La parole

de Dieu suscite ma mémoire, / Son abaissement la montée de mon psaume » (312). L'action de grâce naît sous l'action de l'Esprit qui rend l'Homme capable de discerner sa présence à l'œuvre dans le monde. Lieu de l'action de grâce, centre et source de la liturgie, l'*autel* est ce diapason dont parlait Le Corbusier, qui fait tenir ensemble toutes les parties de l'église. Dans le *Jeu de l'Homme devant Dieu*, action de grâce et eucharistie font tenir ensemble toutes les parties du livre, surtout, mais pas uniquement dans les *Concerts eucharistiques*. Ainsi cette prière : « Seigneur, Jésus, nous t'offrons à ton Père, / le monde nous regarde et ne comprend pas. / Que serait pour nous-mêmes le sens de cette offrande, / si tu n'étais au milieu de nous comme tu l'as promis, / Si tu n'étais en nous celui qui s'offre au Père, / si nous n'étions le corps qu'il entraîne avec lui » (284). Enfin, s'il faut passer par la croix pour aller à l'eucharistie, c'est bien la *gloire* de la Résurrection que célèbre la liturgie, et non la mort infâme. Tout dans l'architecture et dans l'iconographie de l'église dit à quelle lumière l'Homme est appelé à participer dans le Christ. « Ce nouveau jour qui apparut / Lors de la Pâque de Jésus, / Il monte ; / Où irions-nous si ce n'est là ? / Quand notre lumière décroît, / Nous savons bien qu'il est déjà / Le jour du monde » (301).

Ainsi *Le Jeu de l'Homme devant Dieu* conjugue-t-il deux représentations complémentaires du temps, toutes deux liturgiques : un temps cyclique, qui tourne annuellement autour du mystère pascal comme autour d'un foyer lumineux, et un temps fléché qui oriente l'âme des fidèles depuis le monde jusqu'à Dieu en passant par la croix. À ces deux mouvements, la *Somme de poésie* en ajoute un troisième, celui du temps retourné, qui va de l'avenir vers le présent, temps de Dieu qui vient à la rencontre des hommes : « Alors un Jour nouveau s'annonça sur la terre. / Et ce Jour se leva / à la venue de l'Esprit Saint sur les apôtres ; / il vint et il les fit se reconnaître / comme les cellules vivantes de ton Christ. / Aussi, nous autres hommes de ce temps, / nous te demandons de découvrir encore le nouveau Jour / en envoyant vers nous ton Souffle de vie » (422).

Le temps retourné

Une prose du *Petit Théâtre crépusculaire* intitulée « Le sacré » se termine sur cette interrogation : « Et s'il y avait une causalité retournée ? » (157). Le texte suivant essaye d'y répondre : « J'emprunte le principe de la causalité retournée à un biologiste du végétal : celui-ci signalait qu'il y avait un effet de la fleur future sur la graine qui lui avait donné naissance. Et ce signe dans la nature observable m'a littéralement illuminé. Car il est transposable à l'homme, il m'explique, il explique l'homme religieux. Je l'éprouve en relisant la Bible : le récit de la Genèse, qu'on est tenté de juger comme un simple mythe sans consistance, n'est-il pas plus lisible à la lumière d'une causalité renversée, venant de l'avenir vers le présent d'alors ? Le jardin originel n'est-il pas aussi le jardin final ? » (159). Le poète retrouve la vieille conception biblique « d'un temps retourné, un temps venant de Dieu à la rencontre de l'écoulement du nôtre » (413). À une époque où s'affrontent deux conceptions de la vie, l'évolutionnisme et le finalisme, le poète remet ainsi au travail la cause finale des philosophes de l'Antiquité et du Moyen Âge, dans le sillage d'un Teilhard de Chardin que pourtant il n'a pas beaucoup lu : « L'oméga n'est pas seulement une attirance, c'est aussi un foyer actif d'énergie » (163). Le poète confie dans sa *Lettre à propos de « théopoésie »* : « J'aimerais vous ouvrir une autre perspective du temps, celle où le présent est formé par la rencontre de deux forces, l'une poussant du passé vers le futur, et l'autre provenant de l'avenir vers le présent et le passé. On dit bien que le temps est irréversible, mais l'est-il pour Dieu ? Cette perspective m'aide à situer le mystère religieux à la rencontre d'une énergie naturelle de croissance et d'une énergie vivante venant de Dieu qui anticipe l'avenir pour nous ; de là provient sa lumière et cela explique que nous soyons encore dans l'obscurité ; de là vient aussi que nous sommes prophètes, nous qui ne pouvons même pas prévoir l'instant prochain » (202). Il rejoint aussi un lieu essentiel de la

réflexion philosophique, que Paul Ricœur résume en ces termes : « Le passage du futur au passé cesse avec Heidegger de constituer une transition extrinsèque, parce que l'avoir-été paraît appelé par l'à-venir et, en un sens, contenu en lui »⁵. Toute l'affaire consiste alors à trouver « le nœud vital entre l'énergie qui suit le cours du temps et celle qui vient à sa rencontre » (163). Et c'est à la messe qu'on a le plus de chance de trouver ce nœud énergétique puisque dans l'Eucharistie l'homme « s'expose à l'Avenir actif (...) venant de l'oméga vers le présent et retournant à son Donateur » (163).

Dans cette perspective, le « nouveau Jour » n'est pas seulement héritier du « Jour du Seigneur » de la littérature apocalyptique, un jour lointain situé à la fin du monde, un jour terrible qui mettra fin aux jours. Le « nouveau Jour » se conjugue au présent. Il est toujours là car il ne cesse d'advenir. « Premier, dernier et présent », il éclaire le présent et permet la mémoire du passé. Dans une lecture paulinienne, c'est le Jour du Christ, moteur de l'histoire, qui attire tout à lui : « Par Lui, tout demeure en genèse... » (288). La préface de la première *Petite liturgie de Carême* exulte de cette réalité obscure qui provoque et justifie le chant du *Sanctus* : « Le Christ dirige de l'avenir notre vie vers la tienne. Aussi, nous pouvons déjà chanter avec les anges l'hymne à ta gloire et ta bonté » (420). Quelle autre raison y aurait-il à se rassembler chaque dimanche sinon celle-ci : « Frères, le Jour pascal vient de la Pâque du Seigneur (...) Ce Jour nouveau qui est en train de se lever sur les siècles nous dirige déjà vers lui d'étape en étape, d'eucharistie en eucharistie » (418). Et c'est encore une Préface (5^e dimanche) qui chante ce temps retourné comme figure de notre salut : « Ta Parole (...) semble nous venir seulement du passé, mais puisque ton Fils Jésus Christ est tout notre avenir, il nous envoie de là l'Esprit qui vivifie et l'ombre où nous la laissions dormir s'éclaire » (448). Après la mort du Christ et sa descente au séjour des morts, la Résurrection éclaire rétroactivement tout le passé et sa

5. Paul RICŒUR, *Temps et récit III*, Paris, Éd. du Seuil, 1985, p. 140.

mémoire. Le Christ ressuscité est le Christ de la fin des temps, la fin étant entendue ici non comme l'arrêt ou la phase terminale, mais comme le but. Tout converge dans le Christ, parce que tout vient de lui. Dès lors, il devient possible de relire les événements vécus et de comprendre le sens du présent à cette lumière. Le temps ne va plus seulement vers l'après, mais il va aussi vers l'avant, à la manière de ces grands saumons d'hiver qui remontent vers les lieux de leur naissance, « en frôlant et refrôlant les sables de leur mise au monde ⁶ ».

Jésus disait à Nicodème qu'il fallait naître d'en haut. L'Esprit qui planait sur les eaux originelles est aussi celui qui permet aux âmes endormies dans la torpeur du quotidien de « refluer au Christ vers leur source » (305). Remonter le courant, retourner à la source, c'est le mouvement auquel est invitée l'âme chrétienne en considérant dans quel baptême elle a été plongée, et à quoi elle est appelée. Car l'origine se trouve au terme, et c'est un jardin qui s'ouvre à elle, non pas un autre jardin, mais le jardin des origines, le *Paradis* qui – curiosité de l'étymologie ou perspicacité spirituelle de nos pères dans la foi ? – a donné son nom au *parvis* de nos églises qu'on appelait aussi la *galilée*. L'espace de la gloire lui-même s'est retourné vers l'espace de l'attente. N'est-ce pas ce que voulait signifier l'ange de la Résurrection lorsqu'il disait aux disciples : « Il vous précède en Galilée » ? De Jérusalem, lieu du sacrifice suprême, à la Galilée des nations, le déplacement se fait vers le lieu d'où sont sortis les disciples et où ils retournent. « Au ventre, avant la naissance, il fait nécessairement sombre par rapport au Jour où se tient le Père » (11). Toute l'histoire humaine est l'histoire d'une naissance.



Dans l'un de ses premiers psaumes, à l'heure où il se lançait, à peine âgé de vingt-sept ans, dans l'aventure

6. *Une Somme de poésie. Le Jeu de l'Homme en lui-même*, Paris, Gallimard, 1981, p. 107.

d'une vie recluse en poésie, le poète donnait à ses lecteurs et se donnait à lui-même cette direction de vie dont il devait tenir le cap avec une grande fidélité :

« Dans vos retournements, restez toujours des pauvres,
mendez obstinément de la parole de Dieu (...)
Et laissez-vous mener vers le jardin de l'avenir :
la lumière porte son secret ⁷. »

Poète, La Tour du Pin était aussi jardinier. Jardinier des mots qu'il cultivait avec science et amour, et jardinier de fleurs. Semer, repiquer et multiplier étaient de ses occupations favorites. Chaque année il recommençait son jardin et mettait en culture de nouvelles plantes. Il connaissait mieux que personne le rythme des saisons et le sens du temps. Et chaque dimanche, quoi qu'il arrive et quelle que soit son humeur, il allait à la messe. « C'est une habitude dominicale où je ne tiens guère compte de mes dispositions personnelles, où j'observe simplement la loi de l'Église. Je l'ai prise peu à peu comme un bon rythme du sang dans le grand Corps d'espèce (...) Quand je cherchais à écrire une messe, je situais son entrée sur le mouvement-retour de l'envoi au monde signifié à la fin de la messe précédente » (408). Le temps naturel et le temps liturgique ont en commun d'être cycliques. Le printemps revient toujours après l'hiver, et le début de la messe s'engrène dans la fin de la messe précédente : c'est le sens même du mot « messe », qui est « envoi ». Mais si le déroulement du temps peut laisser penser à un éternel retour, la liturgie, elle, se développe plutôt comme une spirale dans un cône, puisqu'elle est orientée. Elle se dirige vers l'à-venir, qu'il ne faut pas confondre avec le futur : elle célèbre Celui qui est, qui était et qui vient. La Tour du Pin a donné cette structure liturgique à son Poème car il avait compris et expérimenté que c'était elle qui le mieux répondait à son besoin de se laisser mener vers cette lumière de l'avenir, en gestation dans le secret du monde.

Isabelle RENAUD-CHAMSKA

7. *Ibid.*, p. 389.